

## **COMPTES RENDUS**

### **Quel avenir pour l'Anthropologie en Algérie ?- Oran, Edition CRASC, 2002.- Ouvrage coordonné par Nadir Marouf, Faouzi et Khedidja Adel.**

Cet ouvrage constitue les actes du colloque organisé du 22 au 24 novembre 1999 à Timimoun par le CRASC et l'université Mentouri de Constantine. Sur ce colloque planait bien entendu l'ombre de feu Faouzi Adel qui en avait été l'initiateur en proposant notamment la problématique (publiée dans l'ouvrage), mais que la mort avait ravi quelques mois plus tôt. Dans son allocution d'ouverture Nouria Benghabrit-Remaoun, directrice du CRASC devait d'ailleurs rendre hommage à son engagement scientifique, sa probité intellectuelle et son humilité qui « ont certainement contribué à remobiliser la communauté des chercheurs à un moment où survivre simplement, était une préoccupation ».

L'ouvrage lui-même comprenant des textes en français et en arabe, est structuré en cinq chapitres ayant pour intitulés respectifs :

- I. Questions de méthode (4 interventions)
- II. Anthropologie et interdisciplinarité (7 interventions)
- III. L'anthropologie culturelle en question (8 interventions)
- IV. Anthropologie et prégnance paysanne (2 interventions)
- V. Territoires lointains, réalités proches, regards croisés (4 interventions).

L'introduction générale qu'en fait Nadir Marouf et qui se propose de « rappeler, fut-ce brièvement, les prémices d'une discipline dont les contours n'ont jamais cessé d'être confus et dont la vocation n'a jamais cessé d'être modifiée au gré du contexte, des modes et des idéologies », nous offre un parcours rapide, mais utile relatant quelques étapes par lesquelles a transité l'approche anthropologique, en corrélation avec les autres sciences sociales et humaines.

Dans le chapitre premier Sophie Caratini qui traite des « non dits de la connaissance anthropologique » nous indique comment le discours « construit sur l'autre », doit affronter une série de non-dits que l'épistémologie, la sociologie et l'anthropologie de la connaissance ont à prendre en considération. Elle en détecte six qui fonctionnent comme pré-supposés à toute recherche et qui sont celui de l'enseignement, de la pratique sur le terrain, de la relation (le poids de l'histoire portée dans « les bagages » de l'anthropologie ou les termes de l'échange), le non-

dit à soi-même (y compris « l'oublié » et « le refoulé »), enfin « la source essentiellement subjective du savoir anthropologique ».

Traitant de « l'anthropodycée coloniale dans la perception officielle de l'anthropologie en Algérie », Ahmed Benaoum constate pour sa part que « la représentation de cette discipline générale dans la conscience de l'intelligentsia continue d'être construite autour de l'imagerie coloniale ; si bien que l'anthropologie quand elle n'est pas néantisée par le silence, se voit investie de tous les maux ». C'est ce qui explique que durant longtemps on lui a préféré sur le plan officiel, une « métahistoire » prétendument porteuse « d'identité culturelle et de personnalité nationale ».

C'est une problématique similaire à celle dont nous venons de faire cas, qu'aborde Mourad Moulay Hadj en s'interrogeant sur « la place de l'enquête dans la recherche anthropologique ». Il considère que les travaux de terrain sont nécessaires en Algérie pour atténuer les présupposés ethnocentristes dont une certaine tradition anthropologique pourrait être porteuse.

Dans « Amor Nezzal, l'ombre d'André Basset et le porteur d'eau » de Fawzi Adel. Esquisse d'une communication pas au rendez-vous », Khédidja Adel et à titre posthume Faouzi Adel nous mettent enfin sur la trace d'une personnalité originale née en 1909 dans les Aurès (mort en 1963) et diplômé au confluent de trois langues (français, arabe, berbère). Ayant eu une activité en France et en Algérie, il apparaît comme le principal informateur d'André Basset pour la rédaction de ses « Textes berbères des Aurès ».

Le deuxième chapitre de l'ouvrage commence par un texte de Mohamed N. Mahieddin qui traite du « droit musulman et de l'école de droit d'Alger ». Dans une étude riche en annotations, il nous montre comment la démarche prônée par cette école, « a pour objectif de légitimer aux yeux des Algériens Musulmans une pratique judiciaire... pour poser « le » droit musulman selon la conception que s'en faisait l'institution universitaire d'Alger au service de l'Administration coloniale ».

Mohamed Brahim Salhi nous propose une « réflexion froide sur des questions chaudes : quelle anthropologie du religieux en Algérie ? Quelques éléments pour un débat ». Après avoir tenté de faire un état des lieux sur la place de l'anthropologie religieuse en Algérie l'auteur constate : « même si dans nos institutions universitaires se dessine un intérêt pour des objets strictement religieux approchés avec les instruments des sciences sociales modernes, on ne peut pas dire que les contours d'un champ de recherches sont réellement en train de se mettre

en place. Les initiatives restent encore trop isolées et les compétences peu articulées dans des projets durables et avec des virtualités et de la visibilité susceptibles de provoquer un débat. Mais le climat général est plus favorable ».

Mohamed Khaled qui traite de « Mutations sociales et pratiques religieuses », aborde les mouvements migratoires (des campagnes vers les villes) et leur impact sur le mode de vie et les pratiques religieuses. Il s'intéresse ainsi à la relation entre le cadre de vie et le discours mythique, et au rôle des institutions traditionnelles (Zaouias) et des autres moyens de transfert du savoir religieux durant la période coloniale et après l'indépendance.

Il ne manque bien entendu pas de faire référence à Ibn Khaldoun auquel s'intéresse plus particulièrement Mohamed Hamdaoui dans « parenté et pouvoir chez Ibn Khaldoun : prémisses à une anthropologie politique ».

L'auteur de cette contribution nous propose de revisiter en relation avec les acquis de l'anthropologie politique contemporaine, les concepts fondamentaux usités dans la Muqqadima, celui notamment de 'Umrân Hadhari'.

La référence à Ibn Khaldoun ne s'arrête d'ailleurs pas là puisque Mohamed Lakhdar Maougal y revient (tout en s'appuyant aussi sur la pensée d'Ibn Rochd) dans « La crise de la linguistique arabe. (Essai sur le « regressio linguae » entre le XIV et le XXème siècles au Maghreb) ». Après avoir rappelé les origines de la mythologisation, sacralisation de la langue arabe qui persiste jusqu'à nos jours, l'auteur se demande si « la culture islamique comme la langue qui lui aura servi de véhicule et de support serait-elle, elle aussi, restée immuable et immuable ? ». Il indique en fait que ceci n'a pas toujours été le cas, et comment dans un contexte historique de crise profonde qui va du XIVème siècle jusqu'à l'ère coloniale puis les indépendances, « la langue, de moins en moins maîtrisée mais de plus en plus convoitée devient un abcès de fixation quasi identitaire dans une situation d'aliénation ».

En traitant de « l'anthropologie par l'image : un champ de recherche fécond » Mohamed Bensalah nous sensibilisera notamment à « l'étude du matériau image en tant qu'outil de prospective et en tant que vecteur d'exploration du passé », tout en s'interrogeant sur « le processus de fabrication d'un imaginaire collectif à partir de supports iconographiques ».

L'intervention de Layachi Anser et Leila Boutamine qui clôture ce chapitre porte quant à elle sur « les cadres de l'industrie : formation d'une élite sociale moderne ».

Le travail qui s'appuie sur un questionnaire distribué à un échantillon de cadres activant au sein de trois entreprises industrielles nous permet d'avoir une connaissance plus précise de cette catégorie sociale.

Le troisième chapitre débute avec un texte de Aïcha Kassoul intitulé « femmes en texte. Petite histoire de la littérature algérienne d'expression française 1857-1950 ». Elle y étudie les caractéristiques de quatre générations de femmes écrivains et des thématiques qui dominent leurs œuvres.

Dans « entre rituel d'échange et ostentation sociale : louangeurs et dédicaces en milieu urbain dans l'Ouest algérien », Hadj Miliani nous présente la figure du Berrah.

Il considère notamment que « c'est parce que 'et-tebriha', de ses origines les plus lointaines jusqu'à nos jours a constamment traduit la dimension collective de son contexte d'énonciation en y adaptant les plus essentiels (l'honneur, l'identité, l'échange) ou les plus ludiques (convivialité, parodie, distraction), qu'elle a pu se maintenir malgré son évolution nécessaire, attestant sans nul doute d'une certaine prégnance de la culture passée ».

« Verlan algérois et rapport pré-colonial " ville / campagne " » est le thème qu'a choisi d'aborder Louisa Brahmi. En se référant au structuralisme méthodique tel qu'il ressort des travaux de Lévi Strauss et même de Mauss, et en s'appuyant aussi sur la conceptualisation d'Ibn Khaldoun, elle décèle dans l'usage du Verlan algérois issu de la période pré-coloniale, l'existence d'une structure en chiasme (ou figure en X), « les termes linguistiques étant opposés deux à deux », et exprimant d'une certaine manière les rapports socio-économiques de l'époque.

En traitant de « rupture et transmission dans l'oralité en Algérie ou éloge du lien pendant la cassure », Habib Tengour, essaie quant à lui de montrer que « la déstructuration économique et sociale qui était en train de s'opérer dans la violence coloniale ne touchait pas les schémas mentaux de la société indigène ».

C'est une approche assez similaire que tente d'ailleurs Ourida Nemmiche dans « les contes touaregs, thèmes et énonciation », puisque sa recherche vise à montrer « l'unité culturelle de ce peuple nomade (qui) est assurée par sa langue et par conséquent tout ce qu'elle transmet de la mémoire commune ».

Mohamed Daoud nous permet de passer de la tradition orale à l'écrit, en traitant de « La dimension anthropologique dans le texte littéraire algérien ». Il puisera notamment son argumentation dans le genre épopée passé de l'oral à l'écrit, puis de son influence sur la fiction romanesque.

Mounir Bahadi traitera pour sa part du « concept de spécificité culturelle dans le discours anthropologique contemporain » en s'intéressant notamment à la religion et au discours politico-religieux.

Mohamed Saïdi clôtura enfin le chapitre intitulé « Anthropologie du prénom », en travaillant sur un corpus de prénoms référant au sacré et au profane.

Le chapitre IV qui traite en particulier de la paysannerie est le plus court de l'ouvrage puisqu'il ne comprend que deux textes ; mais d'une richesse certaine.

Omar Bessaoud qui traite de « L'identité paysanne en Algérie : quel héritage retenir ? », regrettera la tendance de l'économie politique à évoluer en « science de l'ingénieur », se coupant ainsi des autres disciplines sociales et humaines alors même que la pluridisciplinarité est incontournable pour qui veut répondre à la question « qui sont les paysans algériens ? ». Il considère notamment que « les traités rédigés par des agronomes, des juristes, des historiens, des géographes, les relations et chroniques de voyages, les rapports rédigés par les fonctionnaires et les militaires, les œuvres littéraires... sont autant des sources historiques qui peuvent aider à renouveler les connaissances sur les communautés rurales et à aiguiser le regard jeté sur la réalité du monde paysan. Ils donnent quelques clés d'explication aux difficultés à promouvoir aujourd'hui la paysannerie ». A travers la lecture d'auteurs arabes du Moyen-âge, Ibn Khaldoun notamment (toujours lui), il montre comment en zone maghrébine, jadis largement dominée par le nomadisme, le sort de l'identité paysanne est étroitement lié « à l'expansion urbaine » et à l'émergence « d'un pouvoir central ».

Dans « la violence, objet pour l'anthropologie ? » Claudine Chaulet nous replonge dans une actualité tragique, celle des massacres terroristes commis ces dernières années dans la Mitidja, une région à propos de laquelle elle a eu dans le passé à mener des travaux pionniers et largement reconnus dans la communauté des sciences sociales, qu'elle interpelle en ces termes :

« L'anthropologie a peu participé à l'interprétation des événements. Pourtant cette violence inouïe est comme un défi à notre discipline ; qu'avons nous fait à avancer, en tant que spécialistes, pour faire progresser l'analyse de ce que nous avons vécu et vivons ? ».

Après avoir exploré les différentes thèses avancées pour expliquer le phénomène, elle nous propose une analyse sociale de la Mitidja avec « ses quatre phases de peuplement récent », avant de cerner un certain nombre d'enjeux particuliers ou non à la région ; et de mettre le tout en relation avec « l'imaginaire » dont elle aborde l'exploration, pour

conclure : « L'Algérie connaîtra encore des migrations internes, et des différenciations sociales plus dures. Elle a besoin de productions culturelles nouvelles qui l'aident à transposer ses mythes fondateurs en fraternités d'aujourd'hui, et à définir ce « normal » que les jeunes invoquent. L'Anthropologie a beaucoup à faire ».

Le chapitre V de notre ouvrage est porteur d'autant de pertinence que ceux qui l'ont précédé, même si devant abréger notre propos nous nous contenterons ici de signaler les intitulés des quatre communications qui le composent. Monique Pinçon – Charlot qui s'intéresse notamment à Paris, traite des « beaux quartiers, Ghettos du Ghetto », et Michel Pinçon de « l'enfance des chefs : L'éducation dans les familles de la noblesse et de la grande bourgeoisie en France », tandis que Ahmed Sabir nous propose une « Approche anthropologique : Cas des pays du Maghreb et des Canaries préhispaniques », et Mahmoud Abdelaziz, une présentation des « études anthropologiques en Jordanie ».

Si nous avons pris soin de citer tous les textes constitutifs de cet ouvrage, notre approche demeure bien entendu inégale et non exhaustive de la richesse de leurs contenus et des débats qu'ont dû s'en suivre.

Cette publication du CRASC qui vient s'ajouter à bien d'autres (dont un précédent ouvrage collectif intitulée, **l'approche socio-anthropologique**, dirigée toujours par Fawzi Adel) est révélatrice de la quête par les chercheurs algériens, (en sciences sociales et en anthropologie notamment), de plus de pertinence et de visibilité de leurs travaux. Différentes institutions universitaires et de recherche participent d'ailleurs à cet effort, et Insaniyat continuera à en rendre compte.

*Hassan Remaoun*

**Aire régionale Méditerranée. Aire régionale, session *ad hoc* Association internationale de sociologie.- Paris, Programme Méditerranée – UNESCO, 2001.- 288 pages.**

Préfacé par Gérard de Puymège, coordonnateur du Programme Méditerranée de l'UNESCO, cet ouvrage qui se situe dans la continuité d'une autre publication (La Méditerranée : modernité plurielle, UNESCO-Publisud 2000), regroupe pour l'essentiel des communications qui avaient été présentées lors du XIV<sup>e</sup> congrès mondial de sociologie organisé par l'association internationale de sociologie (tenu du 27 juillet au 1<sup>er</sup> Août 1998 à Montréal), et ce dans le cadre de la session *ad hoc* Aire régionale animée par le Groupe Maghreb- Méditerranée.

Selon Nourredine Abdi qui assure la direction de l'ouvrage « l'objectif est de mettre en évidence cet espace comme système régional dont

l'importance est aussi grande au niveau mondial que national. L'étude de cette aire régionale présente ainsi un grand intérêt tant d'un point de vue purement heuristique qu'au niveau de l'action. C'est dans cet esprit qu'a été conçu cette recherche d'une centralité méditerranéenne... »

L'ouvrage lui-même est structuré en trois parties intitulées :

- Affirmation identitaire et radicalisation du nationalisme.
- Exploitation des potentialités des deux rives et développement d'une interaction positive.

- Quête d'une Méditerranée, expression harmonieuse des deux rives.

Dans la première partie Nouredine Abdi puis laszlo Nagy abordent la question « de la centralité et de la périphérisation » de la Méditerranée en interrogeant tant le passé que le présent, tandis que Khlelil Zamiti aborde l'épreuve du paradigme démocratique (à travers notamment le cas de la Tunisie), Mme Wafa Tomma-Raad l'interaction avec « la problématique de l'union arabe » et Abdennour Benanteur « les perceptions arabes et européennes de la Méditerranée » (en prenant les exemples de l'Algérie, de l'Égypte et de l'Italie).

Dans la deuxième partie, le partenariat euro-méditerranéen vu par les Arabes est abordé par A. Benanteur, le Maghreb dans la dynamique euro-méditerranéenne (à travers notamment le cas marocain) par Fouad Zaim et Larabi Jaidi, tandis que Abdelfettah Ezzine et Massoud Daher traitent respectivement des cas de Tanger et du Liban.

Par ailleurs Mme Immacolata Caruso et Bruno Vendito s'intéressent à la coopération agricole entre le Mezzogiorno italien et le Maghreb et Mme Asma Larif à l'exemple de l'ASEAN (Asie du Sud Est) « un exemple pour la Méditerranée? »

Dans la troisième partie, Mme Margaret Majundar s'interroge sur la Méditerranéité (entre identité et discours), Mourad Yelles et Mme Beida Chikhi, respectivement sur le rapport entre centralité et métissage, « d'un baroque méditerranéen », et sur les expressions littéraires et artistiques (à travers le cas de l'Algérie), tandis que François Laruelle et Mme Elisabeth Longuenesse s'intéressent toujours à propos de la Méditerranée, au « problème épistémologique », et au « chercheur et son objet ». Le philosophe Jean pierre Faye nous présente enfin dans « Emergence et réémergence de la Méditerranée », une rétrospective des interactions culturelles et dans le domaine des idées.

Ces différentes contributions qui viennent enrichir la multitude de travaux traitant du Maghreb et de la Méditerranée, montrent combien la thématique demeure inépuisable et comment l'évolution globale des pays et régions concernées continue à susciter des approches diversifiées et multidisciplinaires parfois divergentes, mais qui ciblent toutes un enjeu

réel, celui du devenir d'un espace géostratégique marqué dans le passé comme dans le présent à la fois par la jonction et la confrontation entre peuples, cultures, civilisations et projets de sociétés.

A l'ère de la globalisation et face à la suprématie d'influences venues d'ailleurs (Océans Atlantique et Pacifique, Europe, Amérique du nord, Japon et Asie du Sud-Est), la Méditerranée et les peuples qui vivent sur son pourtour seraient en quelque sorte à la recherche d'un nouveau statut, certes entravé par les contradictions et « retards » qui minent la région et ses différentes sociétés, mais susceptible d'être négocié à partir de potentialités réelles.

Ce genre de préoccupations n'est d'ailleurs pas isolé et on en profitera pour signaler ici l'organisation périodique à Marseille des « Rencontres Averroès » traitant toujours de la Méditerranée et orientées vers un large public, ou encore la tenue en juin-Mai 2000 à Cordoue et à l'initiative du Transrégional institut de l'Université de Princeton du colloque portant sur « Le Maghreb, pensée et action » et dont la publication des actes est vivement attendue en attendant que de pareils débats puissent avoir lieu à l'intérieur même des pays Maghrébins.

*Hassan Remaoun*

**Cultures Populaires et Culture Nationale en Algérie (Sous la direction de : Abderrezak Dourari).- Paris, CEFRESS, Université Picardie, Ed. L'Harmattan, 2002.- 251 pages.**

L'ouvrage que nous présentons ici reprend les actes du colloque national, tenu du 20 au 22 novembre 1999 à l'université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou, sur le thème de « La place des formes d'expression populaire dans la définition d'une culture nationale ».

Cette rencontre a été initiée par le groupe de recherche en ethnosémiotique et sociolinguistique (GRESL) du département des langues étrangères de l'université de Tizi-Ouzou, et a regroupé des chercheurs nationaux dans diverses disciplines de sciences sociales exerçant en Algérie et en France. Les participants se sont intéressés selon A. Dourari (responsable du GRESL et coordinateur du colloque) à « la complexité du paysage culturel de l'Algérie contemporaine » et ce en optant pour « la dialectique de l'un et du multiple... plutôt que pour le singulier et le pluriel » et en interrogeant « les dynamiques sociales, voire sociétales, qui ont structuré dans la longue durée historique, la formation sociale algérienne ».



Cet ouvrage comprend par ailleurs une introduction signée par Nadir Marouf et est structuré en trois parties ayant pour intitulés respectifs :

- Sculpture des signes ou l'immuable sacré (5 contributions)
- Les rituels du corps et de la parole (7 contributions)
- Culture et politique (3 contributions).

Dans « identité culturelle et identité nationale en Algérie et au Maghreb », Nadir Marouf puise dans la socio-anthropologie et l'histoire comparative entre le Maghreb et l'Europe, la France notamment et son modèle jacobin, pour pister l'émergence de ce qui peut en Algérie relever du national et faire remarquer que : « les aspects irruptifs ou éruptifs de l'identitaire signalent – sous réserve d'inventaire – que si cela résulte des effets pervers de la centralité étatique, il semble que la question cardinale à traiter dans l'Algérie d'aujourd'hui et de demain, et qui constitue un enjeu réel de société, c'est le partage des prérogatives entre le Centre et la collectivité territoriale, c'est le fonctionnement réel, c'est-à-dire autonome, de la démocratie locale, c'est le statut de la communauté face à l'Etat ».

Dans la première partie de l'ouvrage, Samira Belchlaghem s'intéresse à « la trace du sacré dans le signe maghrébin » en traitant de la réadaptation profane de la sourate coranique « youcef » par deux poètes, l'un en « malhoun » et l'autre en « chaabi », et Dalila Arezki à « la transe : langage du corps et nœud de sens », la transe constituant un rituel thérapeutique surtout féminin et qui vise à travers un « retour aux sources des mythes qui ont bercé l'enfance... l'obtention d'un pardon pour d'éventuelles transgression de l'interdit » tout en laissant d'ailleurs « une grande place au ludique ».

Dans « stèles funéraires et rites ancestraux. Déambulation ethnosémiologique dans les nécropoles du Dahra », Djamila Saadi – Mokrane, nous décrit des stèles funéraires faites en bois de pin ('ar'ar) et sculptés de signes géométriques rappelant les tatouages et les poteries berbères, voire les coffres traditionnels dont la filiation punique n'est pas à écarter. La complexité du déchiffrement de ces symboles est réelle, et on a cru pouvoir pour certains retrouver des représentations stylisées de la déesse carthaginoise Tanit, ou du dieu Bélial Ammon, voire des référents judaïques, l'ensemble pouvant cependant être interprété selon le symbolisme méditerranéen et universel, et exprimer le rapport anthropologique à la mort et aux angoisses qu'elle suscite chez les vivants.

Fatima-Zohra Nedjaï aborde quant à elle, à travers une étude socio-linguistique, « les noms d'animaux stigmatisés dans les locutions

et proverbes algériens », en arabe dialectal et en kabyle (l'âne, le chien, le sanglier, la souris, le chacal, le serpent...)

Pour clôturer cette première partie Mohamed Lakhdar Maougal, aborde « Les valeurs normatives et les présupposés culturels » en abordant la question des « constantes qui fondent la nation ». Il y décele un « subterfuge politique (qui) se pose comme une référence axiomatique et partant indémontrable, indiscutable, bien qu'il fût contraint à connaître des formes d'ajustement imposées par la lutte politico-idéologique elle-même » et nous aide à mettre le doigt sur quelques dérives (y compris de l'ordre de la superstition), qui ont conduit la société « à aller à contre – courant de l'histoire ».

C'est une problématique similaire qu'aborde d'ailleurs dans la deuxième partie de l'ouvrage Abderrezak Dourari qui nous propose un « essai d'une sémiotique sociale » dans une communication dont l'intitulé est : « Modalité d'être au monde et dialectique de l'un et du multiple dans les expressions culturelles de la société algérienne ». Il y fait notamment le constat « que le domaine de la culture comme celui de l'identité, ont été mythifiés dans notre société après avoir été soumis à l'impensé à tel point qu'on les a classés comme des domaines impensables (Mohammed Arkoun) ».

Dans cette même partie Bouteldja Riche traite du « théâtre populaire algérien entre les deux guerres », Chérif Siri de « l'humour national... subversif » chez Fellag, Farouk Bouhadiba (en anglais) d'observations sur l'usage linguistique, la culture et l'identité (à partir d'items lexicaux usités par des locuteurs en arabe algérien), Assia Lounici de la « gestion du plurilinguisme » et du « processus de création / diffusion des représentations » (en s'appuyant sur la presse écrite d'expression française et la télévision), tandis que Halima Belhandouz et Dalila Morsly jettent un regard sur l'école, la première à propos de « savoir et rapports au savoir des femmes dans le système éducatif algérien », et la seconde en traitant « des instituteurs algériens et de leurs langues. Représentations linguistiques ».

La troisième et dernière partie de cet ouvrage est composée enfin de trois exposés en arabe ; le premier de Abdelhamid Bourayou aborde la question de « la culture et de la personnalité nationale dans la littérature populaire », le deuxième avec Abdelwahed Chérifi nous renvoie à notre patrimoine arabo-islamique en traitant de « la politique et le social dans les mille et une nuits », et le dernier enfin avec Salim Khiat, à notre dimension africaine revisitée à travers « le diwân de Sidi Blél : la mémoire contre l'oubli ».

Les différents textes qui composent cette publication sont en fait riches d'éclairages à propos de la brûlante question de la culture et de la langue en Algérie et de leur relation aux débats sur le global et le local, le central et le périphérique, ou encore le national et le populaire, montrant comment la frontière entre ces différentes catégories, relève le plus souvent de la représentation, de l'idéologique et de l'arbitraire du politique.

On pourra d'ailleurs retrouver des problématiques assez similaires développées dans différentes livraisons d'Insaniyat dont on ne citera ici que les deux dernières qui traitent respectivement de « acteurs et représentations du local » (n° 16), et de « langues et société » (n° 17-18). Il ne nous reste plus qu'à souhaiter qu'un tel ouvrage publié en France à l'initiative du CEFRESS et de l'université de Picardie puisse tout naturellement être édité aussi en Algérie même, et à l'initiative par exemple de l'université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou à laquelle appartient le groupe de recherche organisateur du colloque.

***Hassan Remaoun***